

le cas Pinocchio

par Odile Martine

Quand on est bibliothécaire pour enfants et qu'on apprend l'italien en cours du soir municipaux, on rencontre fatalement *Pinocchio*, « le » chef-d'œuvre de la littérature enfantine italienne.

Quand survient, par chance, le *centenaire* de l'œuvre, qui parut pour la première fois en feuilleton (intermittent!) dans *Il Giornale per i bambini* entre juillet 1881 et janvier 1883, l'actualité fixe un instant ses projecteurs sur l'événement et vous découvrez beaucoup de choses.

Par exemple, un article fort intéressant de Claude Ambroise (*Le Monde*, 20 septembre 1981) vous apprend qu'il existe en Toscane un village du nom de Collodi, auquel Carlo Lorenzini emprunta son pseudonyme, dans lequel on a édifié un Parc Pinocchio à l'usage des enfants; vous lisez aussi que des manifestations grandioses, fêtes, expositions, colloques, spectacles, etc. commémoreront pendant trois ans les cent ans de la petite marionnette et vous vous dites que Pinocchio est vraiment une *institution nationale* en Italie.

Le même article révèle l'existence d'une Fondation Nationale Carlo Collodi, qui en est à la publication de son quatorzième volume d'essais et autres actes de congrès à propos de l'œuvre collodienne. Y a-t-il tant à dire sur Pinocchio?

Quand vous relevez, toujours sous la même plume... « Avec son corps de bois et à travers sa métamorphose, en âne d'abord, en « vrai » petit garçon ensuite... il a trois âmes, qui communiquent entre elles : la végétale, l'animale et l'humaine », vous vous dites : « Je n'y aurais pas pensé, mais c'est vrai. » Enfin, vous tombez sous les yeux la prose, combien passionnante, d'un journaliste de la *Gazetta del Mezzogiorno* (19 août 1980) qui affirme : « on ne compte plus les interprétations... les clés de lectures diverses, opposées, originales, folles, absurdes. » Et de faire l'inventaire des plus importantes : de l'inter-

prétation politique antifasciste à la théologique (retour au Père du Fils prodigue), de la psychanalytique (principe de plaisir et instinct de mort) à la sexuelle (le nez...), de l'analyse structurale à l'approche du conte populaire, en passant par la pédagogie de l'expérience et la morale utilitariste.

Et bien qu'il semble que tout ait été dit sur Pinocchio, vous vient l'envie d'aller y voir de plus près, de vous enfoncer dans le ventre du requin, au plus profond de l'œuvre pour analyser vous aussi le cas Pinocchio.

Souvenirs d'enfance et matraquage commercial

Votre curiosité s'aiguise d'autant plus lorsque vous confrontez votre science toute neuve avec vos impressions personnelles de lecture. Pour moi, en effet, je ne conservais pas un souvenir ébloui de ma lecture d'enfant : trop benêt et trop malheureux, ce pauvre Pinocchio. Il faut être plus qu'idiot pour croire à un arbre aux écus; constamment vouloir devenir meilleur et retomber dans l'ornière, souvent involontairement, c'est trop triste! et que n'accumule-t-il pas comme malheurs : le froid, la faim, la peur, la solitude... passer toute une nuit sous la pluie, le ventre vide, à la porte de la fée, pour ne recevoir qu'un repas de carton... c'est du sadisme! Ah! l'image de ce malheureux pantin, pourtant repent, attaché tout le jour à sa noria pour gagner le verre de lait de son père, comme elle était restée présente!

Aussi, pendant plus de dix ans, n'ai-je prêté *Pinocchio*, je le confesse, qu'avec réticence : « Vous savez, le livre a vieilli... la morale, la langue du XIX^e siècle », autant dire : bon pour le musée. Mea culpa! Heureusement, bien des lecteurs ont échappé à mes conseils.

Car enfin, nul n'ignore les multiples *avatars* de Pinocchio. Si l'on sait moins que les contrefaçons ont commencé dès 1895, tout

le monde connaît ces petits livres de prisunic qui vous racontent l'histoire en quatre pages et d'horribles illustrations ou vous proposent les aventures de Pinocchio, pirate, chasseur de fauves ou cosmonaute. Et que dire des innombrables adaptations pour le disque, le théâtre, le cinéma et la télévision, où le meilleur côtoie le pire et le plus célèbre (les films de Walt Disney et Comencini pour ne citer qu'eux) l'anonyme – sans oublier les jeux, jouets, poupées, vignettes et gadgets de toutes sortes inspirés par Pinocchio.



Alors s'agit-il d'une énorme affaire commerciale? On prend une œuvre du passé, baptisée chef-d'œuvre en raison de la rareté, et le succès engendrant le succès, on l'exploite de toutes les façons possibles?

Du coup, il devient tentant d'essayer de vérifier si le livre de Collodi n'a pas usurpé sa réputation de chef-d'œuvre de la littérature enfantine, et aussi de mesurer quel est l'impact du «vrai» Pinocchio, une fois débarrassé de son emballage commercial, sur les enfants d'aujourd'hui.

C'est ainsi qu'est née à la bibliothèque municipale de Clamart l'idée de réaliser une exposition qui présente aux enfants non seulement quelques épisodes, les principaux personnages et le caractère de Pinocchio, mais aussi les circonstances de la genèse de l'œuvre et sa postérité. Avec comme objectif essentiel : provoquer le *retour au texte* (d'où des légendes à compléter par l'enfant, du style «j'ai été pendu au grand chêne par...»).

Relecture à plusieurs niveaux

Première étape : la relecture, dans le texte cette fois! Ce fut la révélation! Quelle langue

souple, vivante, imagée, idéale pour des débutants en italien. Moins que redoutais une syntaxe lourde, un style ampoulé, je trouve des descriptions réduites au minimum, des dialogues enlevés, une vivacité dans le récit qui vous permettent d'en faire la lecture aux enfants dès 8-9 ans sans pratiquement changer une ligne.

Et ce début! «C'era una volta un rè... Il était une fois un roi... Non, mes enfants, vous vous trompez... il était une fois un morceau de bois.» Trouaille géniale que ce morceau de bois. S'agissant d'enfants, il était tout simple de choisir un héros parmi le monde familier de leurs jouets (et pourtant rares sont les auteurs qui l'ont fait) et en même temps quelle charge affective et symbolique possède la marionnette dans l'esprit de l'adulte! Ce morceau de bois qui parle, rit, souffre avant de prendre forme, dont l'âme (l'essence diraient les philosophes) précède l'existence, n'atteint-il pas une dimension quasi métaphysique? Le personnage de la marionnette, dérisoire image du destin de l'homme qui se croit libre alors qu'il reste prisonnier de ses fils manipulés par on ne sait qui, a quelque chose de profondément émouvant : il évoque un pauvre infirme, moteur ou mental, qui doué de vie intérieure mais enfermé dans sa grossière écorce, ne peut ni s'extérioriser ni communiquer avec les autres.

Pinocchio, par son caractère et son comportement, ne vous fait-il pas penser à un personnage-type du *cinéma italien*, un de ces «Toto» et autre «Pigione», optimiste invétéré qui toujours s'illusionne, prompt à reconnaître et clamer ses torts, passé maître dans l'art de la dérision et l'auto-ironie et finalement très attachant malgré, ou à cause de, ses faiblesses?

Dès ce premier contact, on mesure combien *Les Aventures* peuvent se lire à *plusieurs niveaux*. On comprend que l'un ait vu dans le pantin «le vieil homme selon saint Paul, dont il faut se dépouiller pour renaître» (H. Louette, *Pédagogie* n° 10, décembre 1968), que pour l'autre, Pinocchio soit un «psychopathe», impulsif, irresponsable, généreux, inconsistant, crédule mais foncièrement loyal et finalement incapable de conquérir une identité et une autonomie» (G. Jervis, Préface de l'édition Universale Einaudi).

Oui, un chef-d'œuvre

C'est vrai que le livre se prête à une multiplicité de sens et si cette richesse d'interprétations est la marque du chef-d'œuvre, alors Pinocchio en est un. Mais il recèle bien d'autres qualités.

Par exemple, les *personnages* – outre le couple ambigu Geppetto-la Fée, images paternelle et maternelle qui ne se rencontrent jamais – forment une merveilleuse galerie de portraits. On en compte une bonne cinquantaine, humains ou animaux anthropomorphes.

Certains relèvent de la *satire sociale* : l'inique juge-singe qui emprisonne le volé et non le voleur, les médecins molièresques, le prétentieux directeur de cirque et son discours grotesque. D'autres sont observés de façon plus réaliste : gens du peuple, paysans après au gain, apparemment durs de cœur parce que leur existence elle-même est rude, coquins sans envergure comme le renard et le chat, braves gens également le plus souvent incarnés par des animaux, le pigeon ou le thon. D'autres enfin paraissent davantage issus de la fantaisie et du conte : le Pêcheur Vert ou Mangefeu, qui ressemble fort à l'ogre des contes de fées. Tous sont peints d'un trait sûr, avec un art consommé de la simplicité efficace : « un gros serpent qui avait une peau verte, des yeux de feu et une queue acérée fumant comme une cheminée »... « un petit homme plus large que haut, gras et onctueux comme une motte de beurre, avec un visage de miel, une petite bouche toujours souriante et une voix menue et caressante comme celle d'un chat qui mendie les bonnes grâces de la maîtresse de maison ».

Outre ce talent pour trouver l'image qui fait mouche, ce qui séduit dans l'œuvre de Collodi, c'est son *ton*, à la fois ironique et tendre : l'auteur reste présent, le sourire aux lèvres, entre son lecteur et son entourage ; il prend ses distances par rapport à lui, ne s'apitoie pas sur son sort, mais ne joue pas les pères-la-morale : ni sensiblerie, ni prêchi-prêcha.

Son style familier, émaillé de savoureuses expressions populaires, parle directement aux enfants autant qu'il réjouit l'adulte capable d'apprécier les sous-entendus : « C'est mon opinion, répliqua le Thon, et les

opinions, comme disent les thons qui font de la politique, doivent être respectées. » « Alors mon garçon, si vraiment tu te sens mourir de faim, mange donc deux tranches de ton orgueil et prends garde de ne pas t'en donner une indigestion. » Tout l'art de Collodi est là, un art de l'équilibre entre la farce et le mélodrame : par son ton enjoué et spirituel, il désamorce des situations qui pourraient être insupportables et non crédibles à force de noirceur.

A mon sens, plus que la richesse de la glose, c'est cette qualité narrative qui fait que Collodi un grand écrivain pour enfants et qui nous permet d'affirmer : Oui, *Les Aventures de Pinocchio* mérite son label de chef-d'œuvre.

Quel impact sur les enfants d'aujourd'hui ?

Et les enfants dans tout cela ?

La réponse est simple : ils aiment toujours Pinocchio, même si l'on fait la part du conditionnement, même si l'on rend à César ce qui appartient à...Walt Disney. Car enfin, Mowgli par exemple n'a jamais atteint la popularité de Pinocchio. Les enfants le connaissent avant de savoir lire, avant de savoir parler même : Pinocchio fait partie de l'univers culturel de l'enfance. Il a atteint les dimensions d'un *mythe* : tel le pantin s'échappant à peine sculpté des mains de Geppetto, Pinocchio mène désormais sa vie propre, ayant rejeté son créateur dans l'anonymat. Mais, finalement, quelle plus grande consécration pour un auteur ? inventer un héros qui d'emblée rejoint dans l'imaginaire enfantin les Petit Chaperon rouge, Blanche-Neige et autres personnages des contes populaires.

D'ailleurs, *Les Aventures de Pinocchio* fonctionne exactement comme le *conte* : il touche l'enfant au plus profond en lui permettant, selon le schéma cher à la psychanalyse, de s'identifier au héros tout en projetant sur lui ses pulsions mauvaises. Comme tous les enfants, Pinocchio dit des mensonges, n'aime pas prendre de médicaments, a peur du noir, ne veut pas aller à l'école, préfère le jeu au travail et regimbe contre l'autorité parentale. Mais, en même temps, il est par nature radicalement différent d'un vrai petit garçon. Je peux donc, à la fois, à un niveau inconscient m'identifier à l'enfant-Pinocchio,

éprouver à travers ses fredaines le plaisir de la transgression et, en même temps, à un niveau conscient, juger le pantin-Pinocchio, le blâmer et donc me rassurer à bon compte : « moi, je ne ferai pas comme lui. »

C'est aussi la *structure* du récit qui évoque le conte populaire : le héros quitte le milieu familial et, après une série d'épreuves formatrices, passe de l'enfance à la maturité. On a beaucoup reproché à Collodi la métamorphose du joyeux pantin en fade petit garçon bien élevé. Interrogé, il aurait même répondu ne pas se souvenir avoir terminé ainsi ! En fait, cette fin est calquée, dans sa banalité, sur le traditionnel happy-end des contes, « ils se marièrent et furent heureux ». D'ailleurs, les enfants ne s'y trompent pas : tous disent leur satisfaction de le voir devenu un enfant « pour de vrai ». C'est que Pinocchio, comme eux, veut grandir : « Je voudrais grandir un peu, moi aussi ! (...) Il serait temps pour moi de devenir un garçon comme les autres » (chap. 25).

Un autre charme du livre réside dans le passage, ô combien naturel, du monde de la *fantaisie* à celui de la *réalité* : le Pêcheur Vert côtoie les gendarmes, le pays des Attrape-Nigauds est à deux pas d'un typique village de pêcheurs et la Fée transite entre le monde des mortes et celui des vivants. L'enfant se sent parfaitement à l'aise dans un tel univers sans frontières, car, comme l'a écrit une petite fille : « J'aime bien Pinocchio parce que, s'il lui arrive un pépin, la Fée arrive toujours au bon moment. » L'adulte ne sait ce qu'il doit admirer le plus : la fertilité de l'imagination ou le don d'observation de la réalité.

C'est pour cela qu'à mon avis, il vaut mieux lire, ou se faire lire, *Pinocchio* avant dix ans ; à cet âge-là, on est plus sensible au merveilleux qu'au vrai. Sinon, mieux vaut attendre d'être adulte et s'éviter mes propres déboires de lectrice, sans doute trop âgée, lisant *Pinocchio* comme on lit parfois *Sans Famille* : en n'y voyant qu'un héros malheureux.

Vitalité de Pinocchio

Comment résister à Pinocchio, à son *bon cœur* ? « Tête de bois, mais bon cœur », telle pourrait être sa devise. Ses élans de générosité (pour obtenir de Mangefeu la grâce d'Ar-

lequin, il est prêt à se jeter au feu et il sauve de la noyade le chien Alidor qui pourtant le poursuivait) nous touchent au point qu'on lui pardonne tout. Si certains personnages sont réellement méchants, voire sadiques, le petit bonhomme « onctueux comme une motte de beurre » par exemple, d'autres incarnent la bonté même et font preuve d'un sens de l'entraide bien populaire et très réconfortant.

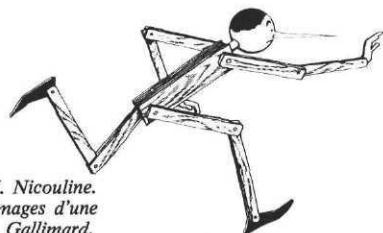
Comment résister à Pinocchio, à sa vitalité, à son *dynamisme* ? De péripétie en rebondissement, ce diable de pantin entraîne le lecteur, petit ou grand, dans ses « aventures » : pour une fois ce titre tant galvaudé se trouve pleinement justifié. Pas un chapitre où il ne se passe quelque chose, sauf celui, capital, où dans un dialogue vivant Pinocchio expose à la Fée son désir de grandir (chap. 25).

(Admirez au passage l'habileté de l'auteur : en bon pédagogue – Collodi a aussi écrit des manuels scolaires – il fait des titres de chapitres de véritables résumés et, au cours du récit, à plusieurs reprises, Pinocchio est amené à raconter ses mésaventures : autant de points de repères pour soutenir le lecteur débutant.)

La marionnette Pinocchio ne peut renier ses ancêtres, les « Maschere » de la Commedia dell'Arte. De cette longue tradition, Collodi a su conserver la fantaisie inventive et la liberté dans le déroulement narratif.

Conclusion « a modo vostro »

Si ce long panégyrique ne vous a pas convaincu, faites donc comme Pietro Pancazi, homme de lettres considéré comme l'initiateur de la critique collodienne, qui, dans « Eloge de Pinocchio » écrivait en 1921 : « Chaque année, à la saison bien-aimée de la neige et des châtaignes, je choisis, sur l'étagère de mes plus vieux livres, *Les Aventures de Pinocchio* ; je cherche un coin tranquille près du poêle et je « me » le relis. »



Dessin de V. Nicoulina.
Pinocchio, images d'une
marionnette, Gallimard.